

La découverte d'un autre monde : fiction et théorie dans les œuvres de John Wilkins et de Francis Godwin

Frédérique AÏT-TOUATI
Université Paris IV - Sorbonne

We must tell you a tale of the Man in the Moone, which if it seeme ridiculous for the method, or superfluous for the matter, or for the manner incredible, for three faults we can make but one excuse. It is a tale of the Man in the Moone.¹

À en croire John Lyly, s'interroger sur les rapports de la fiction et de la théorie au sujet des voyages dans la lune semble bien hasardeux. Méthode ridicule, sujet vain et absence de crédibilité. On est là bien loin de toute ambition théorique. Pourtant, le rapport de la théorie et de la fiction est une préoccupation récurrente des auteurs de voyages dans la lune, et plus généralement de fictions scientifiques au XVII^e siècle. Je songe bien sûr au *Somnium* de Kepler, et à la répartition de la fiction et de la théorie entre un récit et de volumineuses notes qui constituent en elles-mêmes une manière de petit traité. Je songe également au rapport entre *Le Monde Glorieux* de Margaret Cavendish et le traité scientifique qui lui fait pendant : *Observations sur la philosophie expérimentale* (1666). La fiction est alors conçue, selon les termes de Cavendish, comme un "appendice" à l'ouvrage théorique.

En 1638, paraissent en Angleterre deux textes qui posent de façon particulière la question de l'articulation de la fiction et de la théorie. Il s'agit de *The Man in the Moone* de Francis Godwin, et de *A discovery of a new world* de John Wilkins, qui paraissent tous deux à Londres à cinq mois d'intervalle. La coïncidence des dates est frappante, d'autant que les deux textes semblent se répartir la matière précisément selon la distinction entre fiction et théorie. *The Man in the Moone* offre le récit à rebondissements des aventures de Domingo Gonsales, et son périple de Salamanque à Anvers, d'Anvers aux Indes, des Indes à l'île de Saint-Hélène, de l'île à la Lune, et de la Lune à la Chine. L'ouvrage de Wilkins a

¹ John Lyly, *Endimion. The Man in the Moone*. In *The Complete Works of John Lyly*, éd. R. Warwick Bond, Oxford, Clarendon Press, 1902 [1591], III, p. 20.

Frédérique Aït-Touati

quant à lui pour objet de faire connaître au lettré l'astronomie copernicienne, les découvertes télescopiques de Galilée et l'idée de pluralité des mondes.

Si les deux textes abordent la question du voyage dans la lune, c'est donc, semble-t-il, selon des perspectives toutes différentes. Les contrats de lecture semblent clairs : on aurait d'un côté un texte de fiction, de l'autre un texte scientifique, nettement différenciés par leur simple apparence, ce que montre un rapide parcours des ouvrages : la fiction est un ouvrage mince, au titre fantaisiste, présentant des illustrations qui ne le sont pas moins, et notamment la fameuse illustration du vol vers la lune au moyen des gansas. L'ouvrage de Wilkins est épais, divisé en propositions, et comporte en plusieurs endroits des schémas, des graphiques, et même des calculs.

La troisième édition datant de 1640 comprend plusieurs additions importantes, et notamment une quatorzième proposition intitulée : "That 'tis possible for some of our posterity, to find out a conveyance to this other world ; and if there be inhabitants there, to have commerce with them"². C'est sur cette édition que j'ai choisi de m'appuyer, car elle comporte une référence directe au texte de Godwin, précisément dans ce chapitre supplémentaire sur les voyages lunaires. La référence de Wilkins au texte de Godwin semble d'abord entériner leur hétérogénéité, puisqu'il le considère comme un texte de divertissement, et l'appelle, "a pleasant and well-contrived fancy"³, sans doute pour distinguer son propre texte et pour le marquer comme non-fiction. Mais la Proposition 14 et le récit lunaire de Godwin se recoupent sur bien des points. L'objet de cette confrontation sera donc de distinguer les traits respectifs de la théorie et de la fiction du voyage lunaire.

Traditionnellement, théorie et fiction s'opposent. La théorie ressortit au discours sérieux de la philosophie, et appartient au domaine de la vérité et de la certitude, alors que la fiction appartient au domaine du mensonge. Elle constitue même pour toute une tradition philosophique un danger pour la raison, et doit être bannie. Fiction et théorie se distribuent ainsi le champ du discours selon une ligne de démarcation ferme qui sépare le domaine du connu, du certain, du démontré et celui de l'inconnu, de l'hypothétique et du conjecturel. Or plusieurs éléments font que nos textes échappent le plus souvent à de telles répartitions et définitions. La théorie scientifique est au XVII^e siècle en plein bouleversement, aussi bien dans son contenu que dans sa forme : nous verrons qu'elle ne coïncide plus avec le

² John Wilkins, *A Discourse concerning a New World and another Planet, in two books*, London, 1640, p. 203.

³ John Wilkins, *ibid.*, p. 185.

“ *La découverte d'un autre monde : fiction et théorie...* ”

domaine du certain. La fiction est elle-même une notion ambivalente, tantôt soupçonnée de mensonge, tantôt mise au service de la philosophie.

C'est pourquoi nos deux textes présentent de troublantes similitudes. J'aimerais montrer comment leur objet, le voyage dans la lune, contribue à brouiller les frontières entre théorie et fiction, et je tenterai d'évoquer les conséquences, épistémologiques autant que littéraires, d'un tel recouplement.

1. Fiction sérieuse et théorie conjecturale

Un étrange mélange des genres caractérise les deux textes. La fiction de Godwin tend sans cesse vers la théorie, tandis que la théorie présentée par Wilkins prend bien souvent des allures de fiction.

Fiction sérieuse

Je considérerai tout d'abord le texte de Godwin, *The Man in the Moone*, qui se présente à bien des égards comme une fiction sérieuse, en raison notamment de ses prises de position par rapport à d'autres théories. Cette particularité du texte est dramatisée et mise en relief par une intervention bruyante du narrateur : “But where am I ? At first I promised an history, and I fall into disputes before I am aware ”⁴. Où suis-je? De la part d'un narrateur qui se trouve précisément, à ce moment du récit, entre la terre et la lune, cette question fait sourire. Le double sens, spatial et logique, souligne de façon ludique le caractère inapproprié de ce rapprochement : une histoire devrait faire l'économie de “disputes”, au sens scholastique de “débats”.

Pourtant, c'est justement au moment où Gonzales accomplit son ascension de la terre à la lune qu'il découvre à quel point les philosophes se sont trompés sur la question du mouvement de la terre.

Philosophers and mathematicians, I would say, should now confess the wilfulness of their own blindness. They have made the world believe hitherto that the earth hath no motion. And to make that good they are fain to attribute unto all and every of the celestial bodies two motions quite contrary each to the other, whereof one is from the east to the west to be performed every twenty-four hours (that they

⁴ Francis Godwin, *The Man in the Moone*, éd. John Anthony Butler, Ottawa, Dovehouse Editions, 1995 [1638], p. 91.

Frédérique Aït-Touati

imagine to be forced per raptum Primi Mobilis), and the other from the west to the east in several proportions.⁵

Il s'agit là d'un passage de "discours" à proprement parler, où le narrateur prend position par rapport au débat sur le mouvement de la terre. L'argument principal est l'illogisme de l'attribution de deux mouvements contraires aux astres. Le mouvement de rotation de la terre est un élément essentiel de la théorie héliocentrique de Copernic. Et c'est justement lui que le narrateur convoque comme source, de façon récurrente.

Les sources constituent un deuxième élément de ce caractère "sérieux". Pour un tel voyage dans la lune, on aurait attendu des références à Lucien, ou encore à *l'Orlando Furioso* de l'Arioste. Or il n'en est rien. Les deux sources principales utilisées sont les traités scientifiques de Gilbert, de Galilée, de Kepler, et les récits de voyage au Nouveau Monde. Je m'intéresserai aux seconds, puisque les sources scientifiques sont étudiées dans ce numéro par Sarah Hutton⁶.

Les récits de voyage au Nouveau Monde apparaissent comme sources et modèles dès l'adresse au lecteur, qui développe les champs lexicaux voisins de la découverte et de la connaissance, avec les termes de "knowledge", "discovering age", "faithful relation" et "eye-witness". Ces textes – qu'il s'agisse du paradigmatique *Journal de bord* de Christophe Colomb ou du *Briefe and True Report* de Thomas Harriot⁷ – servent à la fois de caution et de modèle rhétorique. Caution tout d'abord, puisque la découverte d'un monde dans la lune s'appuie sur une découverte plus ancienne, déjà accomplie au siècle précédent. Comme dans la plaisante expression de l'adresse au lecteur, "new discovery of a new world", la nouveauté est redoublée en un mouvement de surenchère. Mais elle est aussi permise par ce qui précède. La découverte du monde dans la lune se place dans la continuité de la découverte du Nouveau Monde.

Le modèle du journal de bord apparaît une nouvelle fois à la fin de l'ouvrage, en une brève et précise chronologie rétrospective qui souligne la solidité de la structure temporelle. On peut la résumer ainsi :

⁵ Francis Godwin, *op. cit.*, p. 91.

⁶ Voir Sarah Hutton, "The Man in the Moone and the New Astronomy: Godwin, Gilbert, Kepler", dans ce numéro d'*Études Épistémè*. Voir aussi Robert Philmus, *Into the Unknown ; the Evolution of Science-Fiction from Francis Godwin to H.G. Wells*, Los Angeles, University of California Press, 1970, et John Anthony Butler, introduction de son édition de *The Man in the Moone*, *op. cit.*, p. 47-51.

⁷ Thomas Harriot, *A Brief and True Report*, New York, Dover Publications, 1972 [1580], Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, trad. [de l'espagnol] par Soledad Estorach et Michel Lequenne, Paris, La Découverte, 2002, Vol. I, *Journal de bord et autres écrits*, 1492-1493.

“ *La découverte d'un autre monde : fiction et théorie...* ”

Départ pour la Lune du El Pico : 9 septembre 1600.
 12 jours de voyage
 Arrivée dans la région de Simiri : 21 septembre
 Départ de la Lune le jeudi 29 mars 1601
 9 jours de voyage de retour jusqu'à la Chine.

Contrairement aux voyages fantastiques de ses prédécesseurs que je citais, Lucien ou l'Arioste, Godwin emprunte donc à deux genres “sérieux”, la littérature viatique et les traités scientifiques qui se multiplient alors. Mais cet hybride modifie du même coup la partition traditionnelle entre voyage “réel” et voyage imaginaire. Car si le pacte de lecture est bien celui d'un voyage imaginaire (il est clair que le voyage n'a pas eu lieu), le texte joue néanmoins de sa double origine, viatique et scientifique, pour se constituer une nouvelle crédibilité. On voit bien comment les deux sources se renforcent l'une l'autre : l'improbable devenu monnaie courante des voyages aux Antipodes accrédite l'inimaginable devenu théoriquement envisageable des voyages interplanétaires. Je prendrai pour exemple une intervention du narrateur qui annonce spectaculairement l'envol des gansas vers la lune : “But what then, O Reader ? *Arrige aures*, prepare thyself unto the hearing of the strangest chance that ever happened to any mortal man”⁸. Un tel procédé de mise en relief introduit traditionnellement le merveilleux dans un récit. Mais ici le mouvement est double : ce qui est d'abord annoncé comme merveilleux va être dans le même temps requalifié comme crédible. La suite du texte offre en effet l'épisode spectaculaire de l'envol des gansas au-delà de l'atmosphère terrestre, en même temps que sa justification théorique, l'absence d'attraction terrestre au-delà d'une certaine distance, théorie héritée du *De Magnete* de Gilbert. Un élément a priori merveilleux est ainsi requalifié au cours du récit. Le “possible” n'est pas donné d'emblée, mais se trouve progressivement construit par la fiction elle-même, et par les éléments scientifiques qu'elle procure, qui transforment ce qui était “surnaturel” en “naturel”. Le voyage de Gonzales se présente donc comme un voyage imaginaire, mais non comme un voyage fantastique : il n'est pas, contrairement au voyage de Lucien, un pur prétexte fictionnel à un décentrement satirique, mais bien plutôt un possible que la fiction explore de façon ludique.

Le dernier élément de la fiction “sérieuse” que j'évoquerai est l'ethos du personnage-narrateur. Gonzales est présenté dès l'adresse au lecteur comme un “discoverer”, en référence, nous l'avons vu, aux Grandes Découvertes. Godwin lui attribue donc d'emblée l'ethos du voyageur de la Renaissance, dont la

⁸ Francis Godwin, *op. cit.*, p. 86.

Frédérique Aït-Touati

crédibilité provient essentiellement de ce qu'Hérodote appelait l'autopsie (le fait de voir soi-même). Selon ce principe, la véracité du discours est garantie par le témoignage direct du voyageur. A cela s'ajoute dans la suite du texte l'allusion à la formation de Gonzales, ancien étudiant de l'Université de Salamanque. Il est donc un amateur éclairé dans les matières astronomiques, un "virtuoso", pour reprendre le terme utilisé alors en Angleterre. Pour Galilée, ainsi que pour Bacon et pour la plupart des virtuosi du siècle, la crédibilité scientifique se fonde sur l'expérience des sens. Gonzales réunit donc deux qualités, l'autopsie et l'expérience des sens, et deux ethos, celui du "discoverer" et du virtuoso. La filiation est d'ailleurs patente : dans les deux cas, la véracité du discours repose sur l'individu et sur les sens.

Parce que la fiction fait référence à des observations reconnues et à des textes sérieux, elle n'est plus synonyme de mensonge ou de pure fantaisie. Le cadre ludique et narratif contient et intègre des éléments sérieux et discursifs, qui requalifient l'ensemble du texte en ce que j'ai appelé "fiction sérieuse".

Théorie conjecturale

Jusqu'à la Renaissance, tout discours théorique se caractérise par son rapport au vrai et par son type d'argumentation, la démonstration. Or chez Wilkins, on ne trouve rien de tel. L'Épître au Lecteur nous avertit d'emblée :

Thou shouldst not here looke to find any exact, accurate Treatise, since this discourse was but the fruit of some lighter studies – and to remember that I promise onely probable arguments for the prooffe of this opinion.⁹

Le titre complet de l'ouvrage multiplie également les termes d'incertitude et les modalisations : *A discovery of a new world, or a discourse tending to prove that 'tis probable there may be another habitable world in the moon*. Dans le corps de l'ouvrage divisé en propositions, le discours théorique certain est mis à mal par le type d'argumentation, dialectique et accumulative, et par le recours à la conjecture.

L'argumentation de la *Discovery* n'est pas démonstrative, mais dialectique, ce qui signifie qu'elle emprunte à la rhétorique et au domaine du probable son type d'argumentation : il s'agit de prouver l'essentielle similarité de la terre et de la lune en démolissant la distinction aristotélicienne entre les régions sublunaire et supralunaire. De cette essentielle similarité découle, selon Wilkins, l'idée que la lune est un monde, comme la terre.

⁹ John Wilkins, *op. cit.*, "The Epistle to the Reader".

“ *La découverte d'un autre monde : fiction et théorie...* ”

Le frontispice de l'édition de 1640 résume, me semble-t-il, les principaux éléments de cette argumentation dialectique. La juxtaposition sur la même gravure d'une carte géographique et d'une carte céleste rapproche deux types de représentations considérées comme différentes à l'époque : la chorographie (ou description détaillée d'un lieu particulier) et la cosmographie (ou représentation géométrisée de l'univers)¹⁰. La présence simultanée des deux échelles sur le même dessin est en fait une mise en image de l'argumentation de Wilkins : la lune est une terre. Le dessin vise à superposer, dans l'imaginaire du lecteur, deux images traditionnellement distinctes. C'est le rapprochement des deux qui est nouveau : la spatialisation du monde terrestre, qui s'accomplit depuis plusieurs siècles au moyen de la cartographie, et la spatialisation de l'univers céleste, qui est représentée par des planétarium et des modèles astronomiques. En les superposant, le frontispice suppose qu'il n'y a pas entre eux de différence de nature, mais une simple différence d'échelle. Les autres éléments de la gravure illustrent la théorie copernicienne. Le soleil, au centre, proclame qu'il confère lui-même lumière, chaleur et mouvement aux planètes (“ *omnibus do lucem, calorem, motum* ”). Les angles des rayons lumineux entre le soleil, la terre et la lune, montrent que la terre et la lune sont des corps semblables réfléchissant la lumière du soleil. “ *Mutuo se illuminant* ” : elles s'éclairent l'une l'autre. La représentation d'un univers infini est donnée par les étoiles, qui s'étendent par-delà la dernière sphère jusqu'au cadre de la gravure. Les figures tutélaires de la nouvelle astronomie sont représentées : Copernic, Galilée et Kepler. Copernic tient un modèle de sa conception héliocentrique de l'univers, Galilée est équipé de son télescope, et Kepler prend appui sur les épaules de Galilée. Les paroles de Kepler font déjà allusion à un possible voyage lunaire : “ *Sic itur ad astra* ” : c'est ainsi qu'on va vers les astres. Le frontispice réunit donc la caution intellectuelle du grand astronome et l'hypothèse osée du voyage lunaire. Un dernier élément tente peut-être de rendre concevable un voyage vers la lune : les traits horizontaux représentent dans les conventions de l'époque la mer, et évoquent un possible voyage de découverte. Un tel élément pictural (absent d'ailleurs du frontispice de la première édition, dans laquelle l'hypothèse du voyage dans la lune n'est pas développée) rappelle notamment le Frontispice de *La Nouvelle Atlantide* de Bacon, et l'idée d'un voyage par delà les bornes de l'univers connu.

De fait, Wilkins ne propose pas de démonstration certaine et recourt à plusieurs reprises à la conjecture. Lorsqu'il évoque la possibilité d'habitants dans la lune, il admet qu'il n'existe aucune preuve pour confirmer son opinion. On ne peut que “ deviner ”, dit-il, et encore, de façon très incertaine. Bien plus, il a recours à

¹⁰ On distingue à l'époque trois niveaux : la cosmographie, qui traite de l'espace géométrisé, la géographie, qui décrit l'ensemble du globe, la chorographie, qui détaille les régions.

Frédérique Aït-Touati

une étrange preuve par la fiction, pour l'un des points essentiels de son argumentation. *Le Songe* de Kepler, que j'évoquais en introduction, est cité et utilisé par Wilkins de bien étrange manière dans la Proposition 6, intitulée : "That there is a world in the Moone, has been the direct opinion of many ancients, with some modern Mathematicians"¹¹.

La présentation qui est faite de l'ouvrage de Kepler omet totalement sa dimension fictionnelle : le titre, *Somnium, Le Songe*, n'est pas cité, non plus que la fiction du voyage vers la lune. L'ouvrage est présenté comme le traité d'un astronome de renom, et associé au *Sidereus Nuncius* de Galilée, qui ne contient quant à lui aucun élément fictionnel. Cette note de lecture faite par Wilkins ignore sciemment les frontières de la théorie et de la fiction, en "tirant" en quelque sorte le texte de Kepler du côté de la théorie. Le caractère fictionnel du texte est bien évoqué rapidement, sur le mode de la concession, et par le seul terme de "trifle" : " 'Tis true indeed, in some things they do but trifle, but for the main scope of those discourses, 'tis as manifest they seriously meant it, as any indifferent reader may easily discern."¹² " La question du statut générique du *Songe* est ici totalement éludée ; Wilkins lui substitue un appel au bon sens de "tout" lecteur.

Deux discours qui partagent la même matière

On assiste ainsi, dans chaque texte, à un brouillage des frontières. La question du voyage dans la lune s'énonce sur le mode du possible, et peut donc prendre la forme aussi bien d'un discours théorique que d'un discours fictionnel également placé sous la responsabilité d'un auteur. Le titre complet de l'ouvrage de Godwin fait d'ailleurs lui aussi apparaître le terme de "discours" : *The Man in the Moone, or A Discourse of a Voyage thither by Domingo Gonsales, the Speedy Messenger*.

Les deux textes se rejoignent dans l'utilisation du terme de "discours", qui désigne à l'époque une discussion érudite sur un sujet sérieux. Un "discours" est plus sérieux qu'une fiction, mais moins systématique qu'un traité. Nos deux textes partagent donc, dans une certaine mesure, une rhétorique commune.

Ils partagent également une matière commune : la défense du copernicanisme. C'est pourquoi ils développent tous deux une argumentation anti-aristotélicienne. La lune joue, dans cette controverse, une place centrale. Si notre satellite s'est trouvé placé au centre des débats, c'est aussi parce qu'il constitue,

¹¹ John Wilkins, *op. cit.*, p. 77.

¹² John Wilkins, *ibid.*, p. 83.

“ *La découverte d'un autre monde : fiction et théorie...* ”

dans la cosmologie d'Aristote, la frontière entre le monde incorruptible du supra-lunaire et les régions inférieures et sublunaires. Les deux textes témoignent d'une révolution dans la conception de la lune accomplie en quelques dizaines d'années après la publication du *Sidereus Nuncius* de Galilée : d'objet philosophique et poétique, la lune est devenue un solide alter ego de la terre, et un Nouveau Monde à découvrir.

L'anti-aristotélisme de Wilkins est beaucoup plus explicite et virulent. Il déclare : “ It is not Aristotle, but truth that should be the rule of our opinions ”¹³. Mais la critique d'Aristote passe chez les deux auteurs par les mêmes questions, et notamment celle de l'origine de la lumière de la lune et celle de la région de feu.

Qu'il s'agisse d'une théorie fragilisée par son caractère inédit, ou d'une fiction requalifiée par son socle théorique, les discours de Wilkins et de Godwin échappent toujours à la simple alternative fiction/théorie, où la fiction se situe du côté du mensonge, et la théorie du côté de la vérité. Les deux évêques défendent en effet la même cause, celle de la nouvelle philosophie. C'est plutôt par les catégories médianes du possible et du probable, que les auteurs eux-mêmes utilisent, qu'on peut éclairer ces textes.

2. Le possible et le probable.

La lune, objet d'étude paradoxal de la nouvelle science

L'intérêt pour les questions astronomiques suscité par le *Sidereus Nuncius* se développe au moment que Koyré a appelé “ la révolution scientifique ”¹⁴, et qui se caractérise par un effort de systématisation et de méthodologie dans les pratiques scientifiques. La nouvelle science se caractérise par la mise en place de normes qui visent à assurer la crédibilité des assertions proposées. J'ai déjà cité l'une de ces normes : le témoignage des sens (autrement dit : l'observation), à laquelle il faut ajouter l'expérimentation. Or l'astronomie a la particularité de constituer un domaine d'étude où l'observation reste contestable (c'est toute la question de la médiation des instruments d'observation tels que le télescope), et l'expérimentation impossible.

Parce que le discours astronomique prend pour objet d'étude des réalités trop éloignées, telles la lune, il s'interdit toute validation à proprement parler, et

¹³ John Wilkins, *ibid.*, p. 26.

¹⁴ Alexandre Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, Gallimard, 1973 [1957].

Frédérique Aït-Touati

donc toute certitude. Le domaine de l'astronomie participe donc au début du siècle de la mise en place d'une méthode scientifique à laquelle il échappe en partie. C'est autour de ce paradoxe que se rejoignent nos textes, représentatifs tous deux d'une nouvelle catégorie de la philosophie naturelle : le probable.

Possible et probable

Il est nécessaire, à ce stade, de rappeler brièvement pour quelles raisons la notion de probable s'est développée au XVII^e siècle, notamment en Angleterre. Barbara Shapiro a proposé l'un des ouvrages les plus complets sur la question, intitulé *Probability and Certainty in Seventeenth-Century England*¹⁵. Je lui emprunte ses explications pour la mise au point qui suit.

Au XVII^e siècle s'accomplit la modification d'une tradition ancienne qui distinguait d'un côté la science, la certitude, la philosophie et la logique ; de l'autre l'opinion, le probable, l'apparence et la rhétorique. C'est l'érosion de ce schéma hérité des Grecs et ravivé par la tradition scholastique qui a progressivement altéré la façon dont le savoir était compris, et constitué.

Shapiro explique comment le caractère non démontrable d'une grande partie de la pratique scientifique au XVII^e siècle a suscité un nouvel intérêt pour le probable. Les *virtuosi* anglais, notamment autour de la Royal Society dont Wilkins est l'un des pères, s'accordent à penser que les sciences naturelles et morales sont incapables de démonstrations rigoureuses, et que les preuves dans ces domaines sont d'une autre nature. Ce constat les conduit à définir et à répartir les variétés de science et de connaissance selon une échelle de degré de certitudes, en un continuum allant du plus bas degré (qui inclut la fiction, la simple opinion, la conjecture) au plus haut degré de la "certitude morale", en passant par le degré intermédiaire du "probable". Une telle gradation a eu pour effet d'éroder progressivement l'ancienne distinction entre savoir et non-savoir.

Le probable, compris comme degré inférieur de certitude scientifique plutôt que comme appellation prudente, éclaire le statut de la *Discovery* de Wilkins. Le titre complet de l'ouvrage peut ainsi être relu sous un nouveau jour. Les nombreux marqueurs d'incertitude constituent moins une accumulation de modalisations prudentes qu'un positionnement par rapport à l'échelle contemporaine du savoir. "Tending to prove" : le discours ne prétend pas prouver.

¹⁵ Shapiro, Barbara, *Probability and Certainty in Seventeenth-Century England: A Study of the Relationships Between Science, Religion, History, Law and Literature*, Princeton, Princeton University Press, 1983 Chap. 2, Natural philosophy and experimental science, p. 15-43.

“ *La découverte d'un autre monde : fiction et théorie...* ”

Il ne prétend approcher la vérité que de façon asymptotique. L'adjectif “probable” inscrit d'emblée l'ouvrage à un certain degré de certitude. Le modal “may” annonce une rhétorique du probable. L'Épître au Lecteur développe encore davantage la notion de probable : “Either you will agree with me on this assertion, or at least not think it to be as far from truth, as it is from common opinion”¹⁶. Le discours de Wilkins se situe quelque part entre “l'opinion commune” et la “vérité” : c'est ce champ entre deux extrêmes, le domaine du probable, qu'occupe le texte. La question n'est pas de savoir si les assertions du Discours sont vraies ou fausses, mais plutôt si elles se situent plus ou moins près de la vérité sur l'échelle de la certitude. L'ambition de Wilkins peut donc être interprétée comme un effort pour faire passer la théorie copernicienne du degré de certitude le plus faible (la pure conjecture ou la simple opinion commune) à un degré supérieur, le probable, qui appartient désormais au domaine de la nouvelle science, et où son opinion serait partagée par plusieurs esprits avancés, et par ses lecteurs.

Il faut noter que toutes les assertions du texte ne vont pas recevoir, *in fine*, le même degré de certitude, mais vont s'échelonner du plus bas degré au degré médian de l'échelle du savoir. Il y a un continuum entre les théories scientifiques et les hypothèses, qui appartiennent également au domaine du probable : l'évocation des habitants dans la lune succède à la nouvelle théorie lunaire, restant ainsi sur le même plan, même si l'on passe alors d'une probabilité forte à une simple conjecture. Les conjectures les plus aventureuses de la Proposition 14, celles qui concernent justement le voyage dans la lune, n'appartiennent cependant plus au domaine du probable, ou plutôt, n'appartiennent pas encore à ce domaine. Wilkins explique avec optimisme que les générations futures permettront à ses hypothèses de passer du possible au probable.

Cette requalification de la catégorie du possible engage également un changement de statut de la fiction. On passe de l'ancienne définition de la fiction comme mensonge à une conception plus nuancée dans laquelle la fiction dit quelque chose du monde. Ce que Godwin met en œuvre de façon ludique, c'est une nouvelle vertu heuristique de la fiction. L'adresse au lecteur met en place cette double modalité, présentant le texte comme “an essay of fancy”, où imagination et jugement se mêlent. De fait, la fiction du voyage dans la lune engage un nouveau rapport au “vrai”. Si le contrat de lecture est bien celui de la fiction, les éléments imaginaires et fantaisistes du récit apparaissent progressivement comme porteurs de vérités. Ainsi, pendant son ascension vers la lune, le narrateur constate :

I found then by this experience that which no philosopher ever dreamed of, to wit, that those things which we call heavy do not sink toward the centre of the earth as

¹⁶ John Wilkins, *op. cit.*, Epître au Lecteur.

Frédérique Aït-Touati

their natural place, but as drawn by a secret property of the globe of the earth, or rather something within the same, in like sort as the lodestone draweth iron, being within the compass of the beams attractive.¹⁷

Ce passage oppose deux conceptions de la chute des corps, et ce faisant deux physiques. Celle d'Aristote, pour qui chaque élément a un lieu propre vers lequel il tend ; et la nouvelle physique de Gilbert, pour qui au contraire la chute des corps s'explique par une propriété du globe terrestre, qu'il nomme magnétisme. La fiction fonctionne dès lors comme une expérience de pensée, et se substitue à l'impossible preuve expérimentale de la nouvelle théorie.

C'est l'incertitude même de leur objet, la lune, qui fait de ces textes des hybrides échappant aux limites génériques qu'ils affichent. La fiction lunaire devient sérieuse car "possible", et le discours scientifique se trouve infléchi en "probable", voire, sur certaines questions, en simple "possible". En matière de voyage dans la lune, le fictionnel et le théorique se rejoignent dans la catégorie du possible.

Le renversement copernicien de la fiction : la requalification de la fiction

On assiste alors dans nos deux textes à une réévaluation de la fiction, au point d'aboutir à un véritable renversement copernicien : les anciennes théories, jugées fallacieuses, sont congédiées comme fictions, au sens de "fancy", alors que les anciennes fictions se révèlent être véridiques et vérifiées par la nouvelle philosophie.

Au moment où le voyageur de l'espace dépasse les limites de l'atmosphère terrestre, il constate l'absence de la région de feu prévue par Aristote. La théorie aristotélicienne, infirmée par l'expérience du narrateur-témoin, est renvoyée dans le domaine de la fiction et de l'imagination.

O vanities, fancies, dreams ! ... As for that region of fire our philosophers talk of, I heard no news of it ; mine eyes have sufficiently informed me that there can be no such thing.¹⁸

Ce faisant, la ligne de démarcation entre la théorie et la fiction se trouve bouleversée et proprement inversée. Chez Godwin, les anciennes théories apparaissent comme fausses donc imaginaires (produites par la "fancy" des

¹⁷ Francis Godwin, *op. cit.*, p.87.

¹⁸ Francis Godwin, *ibid.*, p. 93.

“ *La découverte d'un autre monde : fiction et théorie...* ”

philosophes), au moment même où, chez Wilkins, les fictions des anciens poètes acquièrent une paradoxale légitimité.

Le télescope est présenté comme l'instrument qui permet de passer de la fable imaginaire à sa réalisation naturelle : il permet d'inclure des considérations autrefois fictionnelles dans le domaine du possible ; autrement dit, de faire passer certaines questions du domaine de l'imagination à celui de la raison.

'Tis related by Eudoxus, that he wished himself burnt with Phaeton, so he might stand over the Sun to contemplate its nature ; had he lived in these days, he might have enjoyed his wish at an easy rate, and scaling the heavens by this glass, might plainly have discerned what he so much desired.¹⁹

Wilkins conclut ainsi :

So that what the ancient Poets were faine to put in a fable, our more happy age has found out in a truth, and we may discern as far with these eyes which Galileus has bestowed upon us, as Lynceus could with those which the Poets attributed to him.²⁰

Les deux textes reconnaissent donc le rôle de la fiction et du probable dans la nouvelle topographie du savoir. Pour autant, leurs périple vers la lune n'empruntent ni le même chemin ni la même méthode.

C'est à la permanence de certaines frontières que je m'intéresserai en dernier lieu.

3. Frontières

Différences entre traitement narratif et traitement théorique

Wilkins choisit l'ordre de l'exposé et procède le plus souvent en deux temps. Il tient à ménager d'abord un chemin (“ to give way ”, “ to clear the passage ”, telles sont les formules métaphoriques utilisées), avant de procéder à une argumentation positive, la démonstration à proprement parler. Le domaine qu'il aborde est en effet “ encombré ” de nombreuses théories et conceptions fallacieuses qu'il s'agit d'écarter avant d'avancer les siennes.

¹⁹ John Wilkins, *op. cit.*, p. 86.

²⁰ John Wilkins, *ibid.*, p. 88.

Frédérique Aït-Touati

I have now done with these propositions which were set down to clear the passage, and confirm the suppositions implied in the opinion, I shall in the next place proceed to a more direct treating of the chief matter in hand.²¹

Cette déclaration n'est faite qu'à la page 77, juste avant la Proposition 6, c'est-à-dire pratiquement à la moitié d'un ouvrage qui en contient 14. Dans cette même Proposition est exposée la méthode suivie, qui reprend l'organisation du *De Mundo* d'Aristote (en fait, du pseudo-Aristote). La technique est habile : il emprunte à Aristote l'organisation de son traité sur la géographie de la terre (les terres, les mers, les saisons, les phénomènes atmosphériques, les plantes, les animaux, les habitants), mais pour l'appliquer à la lune. La méthode adoptée prouve ainsi par avance ce qu'il faut démontrer : la lune est un monde comme la terre.

Contrairement à Wilkins, qui discute et conteste les arguments adverses avant d'avancer les siens propres, Godwin raconte les épisodes successifs du récit, qui se présentent comme autant de faits ou d'observations. Les explications et justifications théoriques suivent, si elles suivent. Le plus souvent, elles sont évoquées mais non développées.

Ainsi, alors qu'il se trouve entre la terre et la lune, le narrateur remarque que la terre tourne. L'observation est première ; les théories disponibles sont ensuite énoncées. Mais les explications sont simplement remises à plus tard, en raison de la mauvaise mémoire du narrateur.

The earth is carried about and turned around perpetually from west to east (...), concerning which question I will speak more hereafter when I shall have leisure to call to my remembrance the astronomy that I learned being a young man at Salamanca, but have now almost forgotten.²²

Cet exemple illustre une autre caractéristique de la fiction lunaire : l'ellipse. La narration suppose un art du sommaire et de l'allusion que l'exposé systématique proscrit. Chez Godwin, le discours théorique est clairement subordonné à l'ordre du récit. A propos de l'étrange faune et flore qui surprend le voyageur dès son arrivée, il déclare "but of these novelties, more hereafter in their due place"²³. Arrivé sur la lune, le narrateur propose tout un programme d'observations et de commentaires qu'il ne remplit pas (programme qui correspond justement à celui adopté par Wilkins), renvoyant sans cesse les développements théoriques vers un hypothétique "Second Livre" qui n'advient jamais.

²¹ John Wilkins, *ibid.*, p. 77.

²² Francis Godwin, *op. cit.*, p. 89.

²³ Francis Godwin, *ibid.*, p. 94.

“ *La découverte d'un autre monde : fiction et théorie...* ”

The stateliness of the building whereof, I will leave unto the second part of this work as also many other particulars which will minister more pleasure to the reader than yet I may afford him, being desirous in this first part to set down no more than what the process of my story concerning my journey doth necessarily draw from me.²⁴

Réservant les développements théoriques pour une future seconde partie, Godwin donne ainsi à son texte une *tonalité* théorique, tout en faisant l'économie de l'argumentation elle-même.

Les deux limites

Nous avons déjà évoqué les sources communes des deux ouvrages, et notamment la défense de la théorie copernicienne. Elles aboutissent, de façon troublante, aux mêmes conjectures de la part des deux évêques : le voyage lunaire permis par l'absence de gravité terrestre au-delà de sa sphère d'attraction ; la rapidité possible d'un tel voyage ; l'inutilité de l'alimentation et du sommeil en raison de l'absence d'attraction. Ces passages donnent l'exemple d'une proximité maximale entre le discours fictionnel et le discours théorique, au moment où la théorie est aussi conjecturale que la fiction qui lui fait pendant. Mais comparé à celui de Wilkins, le copernicanisme de Godwin reste timide : “ I will not go as far as Copernicus, that makes the sun the centre of the earth and unmoveable, neither will I define anything one way or the other ”²⁵. L'héliocentrisme est prudemment écarté, alors qu'il est revendiqué et défendu par Wilkins. A plusieurs reprises, le texte théorique paraît de fait aller plus loin que la fiction. Dans la Proposition 14, Wilkins prend au sérieux l'idée d'aller dans la lune au moyen d'un chariot de cygnes volants (“ flying swans ” sont ses mots).

It is easily conceivable, how once a year a man might finish such a voyage; going along with these birds at the beginning of winter, and again returning with them at the spring.²⁶

La formulation de telles spéculations dans un texte qui s'affiche comme non fictionnel apparaît en fait comme beaucoup plus radicale et audacieuse que lorsqu'il s'agit d'un texte fictionnel.

Mais il reste un domaine où seule la fiction peut s'aventurer : la description précise d'un autre monde, avec ses habitants et ses coutumes. Et c'est justement là

²⁴ Francis Godwin, *ibid.* , p. 96.

²⁵ Francis Godwin, *ibid.* , p. 91.

²⁶ John Wilkins, *op. cit.* , p. 141.

Frédérique Aït-Touati

où le discours théorique s'arrête : " But such imaginations as these, I shall leave to the fancy of the reader " ²⁷. Chez Godwin, cette description prend la forme d'une utopie morale qui réalise sur la lune les vertus chrétiennes. Mais la fiction va même au-delà des catégories connues ; elle atteint les limites de la description avec la " couleur lunaire ". L'évocation de l'inconnu radical met en échec tout rapprochement avec des notions familières.

It was neither black nor white, yellow nor red, green nor blue, nor any colour composed of these; but if you ask me what it was, then I must tell you it was a colour never seen in our earthly world, and therefore neither to be described unto us by any nor to be conceived of one that never saw it. ²⁸

Le procédé auquel a recours le narrateur peut être considéré comme un procédé limite de la description d'un autre monde : nier tout ce qui est connu pour suggérer l'inconnu. Lorsque l'objet échappe à toutes les catégories connues, seule la fiction trouve les moyens d'en cerner les contours.

Chaque texte trace donc sa propre frontière : la théorie trop radicale chez Godwin, l'imagination trop débridée chez Wilkins. Ils délimitent ainsi des domaines réservés, bien qu'étroits, de la fiction et de la théorie.

CONCLUSION

Entre *The Man in the Moone* de John Lyly, que je citais en introduction, et *The Man in the Moone* de Francis Godwin, s'est accomplie une vaste réorganisation du champ du savoir. Le probable fait désormais partie de la science, ce qui permet d'aborder de façon scientifique des objets d'étude non démontrables mathématiquement et échappant à l'expérimentation. La fiction se trouve de son côté requalifiée en raison de ses vertus heuristiques. Le champ philosophique et littéraire s'en trouve lui-même transformé. Le discours scientifique inclut progressivement la fiction sous la forme de l'hypothèse, et la fiction intègre des éléments théoriques, au point de proposer un discours sur le monde.

C'est pourquoi nos deux textes occupent des espaces textuels non pas opposés mais voisins sur l'échelle de la certitude : le possible et le probable. Ils couvrent ainsi un large éventail du lectorat de l'époque, de l'élite savante à qui s'adresse Wilkins à un lectorat plus nombreux de curieux sans connaissances techniques que vise le texte de Godwin

²⁷ John Wilkins, *ibid.*, p. 142.

²⁸ Francis Godwin, *op. cit.*, p. 95.

“ *La découverte d'un autre monde : fiction et théorie...* ”

Tout se passe comme si ils s'apportaient une légitimation réciproque. Wilkins trouve en Godwin un précédent peu sérieux, certes, mais qui offre déjà une première formulation de certaines des thèses qu'il défend. Le texte de Godwin lui-même se trouve rétrospectivement légitimé par l'argumentation dialectique de la *Discovery*. On comprend pourquoi l'intertextualité est si présente dans le corpus des voyages dans la lune : Kepler cite Plutarque, Godwin cite Galilée, Wilkins les cite tous et sera lui-même repris par Cyrano. Ces constants échos d'un texte à l'autre apportent par la répétition un effet de confirmation toute rhétorique. Les preuves et références textuelles se substituent ici aux preuves de l'expérimentation impossible.